

Je vous dirai cela plus tard, maître. Pour le moment, sauvons-nous, car nous sommes presque sans armes. Dans quelques instants ils seront auprès de nous, et nous serons perdus.

— Franchement, mon ami, tu déraisonnes. Nous sommes prêts à recevoir ces gens, de la bonne façon, s'ils nous voulaient du mal. As-tu peur, par hasard ?

— Mon maître sait bien que Mwama n'a jamais peur ; mais Palimbo, c'est la violence et la terreur. Il nous faut, pour le combattre, la force et le nombre. De grâce, maître, retournons sur nos pas, et quand nous serons armés, vous verrez qui de nous sera le premier à opposer sa poitrine à ces bandits : de vous ou de moi.

En vérité, il n'y avait pas à hésiter, Mwama devait avoir raison, car la file des indigènes qui s'en venaient tout le long des cordes suspendues semblait infinie.

En cas d'attaque, lutter contre eux eut été impossible dans les conditions actuelles.

C'eut été un débordement, une défaite inévitable.

De Sambry le vit bien et se rendit à l'évidence.

Il ordonna le retour, et immédiatement les explorateurs, reprenant le chemin qu'ils venaient de quitter, hâtèrent le pas pour échapper à toute tentative criminelle de la part des négriers.

## IX

### ON RETROUVE CALAO

Lorsqu'ils furent rentrés à leur habitation, Mwama expliqua sa conduite et ses appréhensions :

— Voici, dit-il, pourquoi j'ai conseillé il y a une heure, d'éviter toute collision avec les négriers qui passaient le pont. Palimbo, celui qui les conduisait et que j'ai reconnu immédiatement, est un marchand d'esclaves dont la cruauté est généralement connue sur la terre africaine. Il ne recule devant rien pour arriver à son but, qui est celui de trafiquer, sur une large échelle, de la chair humaine. Il possède des relations dans toutes les parties du Continent noir, et s'impose par la terreur aux chefs de tribus qui refusent de fraterniser avec lui. Son autorité est d'autant plus redoutable qu'il dispose de tous les moyens imaginables pour pratiquer son commerce honteux.

A côté de la force il sait employer la ruse, et il arrive fréquemment qu'il en use pour s'approprier les habitants de villages entiers. Des bataillons de sous-chefs, dévoués à ses ordres et rompus à sa dévotion, se meuvent en tous sens pour lui signaler les bonnes prises là où elles se présentent et pour lui prêter un coup de main. Cette troupe de ravisseurs et de bandits dispose d'armes excellentes achetées à la côte, voire même en Europe.

— En Europe ! exclamèrent les explorateurs.

— Parfaitement, maître. Palimbo oublie de temps en temps qu'il est négrier pour se souvenir que le sang arabe coule dans ses veines. Alors il se défait de son burnous, et, s'embarquant paisiblement à Zanzibar ou ailleurs, il s'en va courir la bonne fortune au-delà des mers. A ses heures il est parfait gentleman et qui sait si, dans le cours d'une de ses pérégrinations, vous ne l'avez pas coudoyé dans l'une ou l'autre de vos villes civilisées.

— Voilà qui est trop fort ! s'écria de Sambry. Cet homme est donc un être qui se transforme suivant les circonstances ?

— Oui, maître, il est tel. Mais ce n'est pas tout. Palimbo a un confrère, un associé, plus redoutable encore, qui s'appelle Calao, ainsi que je vous l'ai dit. Ce Calao est l'incarnation de la finesse, de la violence et de l'audace. C'est lui qui est envoyé en expédition, lorsqu'il s'agit de procurer à un monarque négre une compagne qui doit briller par sa beauté. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, le nom de Calao est connu en Afrique, comme celui d'un foudre de guerre. Lorsqu'on parle de lui, tous les fronts s'assombrissent, tous les cœurs se serrent ; et les enfants mêmes, en l'entendant prononcer, s'enfuient sous le coup d'une peur invincible. C'est Calao qui est, pour ainsi dire, le chef réel, l'âme de cet immense exploitation de victimes. A eux deux ils résument presque le monopole de la traite des négres, qu'ils déguisent bien souvent sous le voile du commerce d'ivoire. Leur témérité est inouïe et l'enfer même ne les effrayerait point. Ainsi plus d'une fois ils embauchent, à l'intérieur des terres, de grandes quantités d'indigènes qu'ils chargent de porter à la côte une récolte d'ivoire. Le gros salaire qu'ils offrent double bien vite leur caravane. Les malheureux, tentés par l'appât du gain, s'en vont leur route, la joie au cœur ; mais, arrivés à quelques journées de marche du point de destination, ils sont capturés par un négrier, compère de Calao, et vendus en même temps que la marchandise qu'ils portaient.

Les explorateurs ne purent en croire leurs oreilles.

— Est-il, Dieu, possible d'étaler tant d'impudence ! fit de Sambry.

— Il faut convenir que ce Calao est un fin renard, capable de donner des leçons à nos plus habiles financiers, riposta sir William.

— Avec cette différence, interrompit vivement de Sambry, que nos financiers ne spéculent que sur l'or, tandis que Calao spécule sur la vie humaine.

— Dont il n'a pas le droit de s'emparer, compléta le serviteur.

— J'en sais quelque chose, ajouta-t-il d'un air sombre, car c'est lui qui m'a enlevé aux miens, à mon village ; c'est lui qui m'a fait esclave et c'est lui qui m'a infligé les tortures que j'ai endurées.

— Ah bah ! fit sir William.

L'œil de Mwama brilla d'un éclair.

— Oui, continua-t-il, sans lui j'eusse ignoré les souffrances qui s'attachent à l'existence de paria que mènent ces malheureux dont on vend le corps. Jamais je ne l'oublierai, jamais, jamais ! Ma haine est née, elle va grandissante, et mon seul espoir, celui qui me reste, celui que je caresse, celui dont je vis, est de laver un jour, dans le sang de ce vil négrier, l'opprobre sous lequel il m'a fait fléchir la tête.

Les explorateurs écoutèrent avec pitié les paroles de Mwama.

Ils se turent et laissèrent, à son aise, déborder ce fleuve de vengeance, d'aversion, de représailles.

Il est des sentiments, quelque brutaux qu'ils soient, que l'on respecte et qu'on accueille avec tolérance.

— Quoi qu'il en soit, reprit le serviteur, la présence ici de Palimbo ne présage rien qui vaille.

— Comment entends-tu cela ? demanda le chef.

— A mon avis, ces gens sont actuellement en expédition et complotent quelque chose.

— Supposes-tu, par hasard, qu'ils en voudraient à nous ?

— Qui sait, maître ?

— Eh bien, qu'ils viennent !

— C'est bientôt dit, maître.

— Et bientôt fait.

— Pas si vite que vous voulez bien le dire. Car enfin, notre caravane est peu nombreuse, et passablement désorganisée, tandis que la leur est exemplaire d'ordre, de force et de nombre.

— Tu exagères, mon ami, tu exagères. Nos armes sont bonnes et sauront les tenir à distance.

— Je vous l'ai déjà dit, maître leurs fusils sont excellents, et

peut-être même dépassent-ils les nôtres en précision. De plus ces négriers sont aguerris comme de vieux soldats ; leur audace est sans bornes, et si réellement ils en veulent à nous, ou si seulement nous avons une collision avec eux, je crois que l'issue de la lutte pourrait bien nous être fatale. Aussi, si je puis vous donner un bon conseil, profitez de la situation exceptionnelle dans laquelle nous nous trouvons à Kimpoko. Engagez, sans une minute de retard, un nombre assez considérable de serviteurs et apprenez leur, au plus tôt, jour et nuit s'il le faut, le maniement des armes. Je vous le répète, croyez-en ma vieille expérience : un sombre nuage plane sur nos têtes, et le bandit Palimbo pourrait bien, en ce moment, nourrir des projets dont notre expédition serait l'objectif.

Pendant que Mwama parlait, de Sambry se laissait aller à des réflexions profondes.

D'un trait il mesurait la justesse des arguments de son serviteur et prévoyait le danger possible.

— En vérité, fit-il, tu peux avoir raison. Dans tous les cas, si le péril n'est pas proche, les mesures que tu préconises ne sauraient que nous apporter de la quiétude. Je me range donc à ton avis ; et, ma foi, si les nouveaux engagés ne servent pas à combattre Palimbo, Calao et compagnie, nous aurons déjà notre suite toute composée pour le restant de notre expédition.

— Qu'en pensez-vous mes amis ? interrogea-t-il, en s'adressant à ses compagnons.

Tous furent d'accord, et l'on décida de commencer, dès le lendemain, le recrutement du personnel nouveau.

Même l'on convint de faire appel à la bienveillance du chef de Kimpoko, pour venir plus facilement et plus promptement à bout de cette tâche peu légère.

Le restant de la journée se passa à deviser sur les plans éventuels de Palimbo, et à écouter les récits vraiment fabuleux que détaillait Mwama, sur les équipées fantastiques de Calao et de ses hommes ; sur les attentats scandaleux qu'il commettait contre les personnes et contre le bien d'autrui ; sur les milles et un tours de témérité qu'il avait accomplis ; et lorsque vint la nuit, chacun se livra au repos, hormis Mwama, qui avait insisté, on ne savait trop pourquoi, à pouvoir faire la garde nocturne.

Le nègre veillait et l'on peut dire que la demeure des explorateurs était bien gardée.

Il avait lâché le chien, acheté quelques jours auparavant, et auquel on avait, de commun accord, donné le nom de Fox.

L'animal, tout heureux d'être auprès de son maître, accompagnait celui-ci, en frétilant, dans sa tournée solitaire.

Mwama, à défaut d'autres partenaires, se plaisait à soutenir la conversation avec le chien et lui parlait des impressions qu'il ressentait.

— Ayons l'œil ouvert, mon bon Fox, fit-il, je ne sais quel sentiment me pourchasse.

Le chien semblait partager les idées de son maître, car il faisait tourbillonner sa queue, et son museau furetait les interstices de l'enclos, en reniflant à mille places différentes.

Il allait et venait sans cesse, mais ne manifestait, pourtant, aucun signe d'inquiétude ou d'impatience.

Ceci calmait un peu les appréhensions de Mwama, appréhensions auxquelles, néanmoins, il revenait toujours, sans trop savoir pourquoi.

Depuis plus de deux heures déjà, il continuait sa tournée, sans avoir aperçu dans le domaine des explorateurs, âme qui vive.

Tout dormait.

La nature tranquille s'était jetée dans les bras du repos et seul la lune, à la face souriante, entourée de ses amies les étoiles, étendait son lustre charmant dans l'immensité de l'espace, qu'elle éclairait d'un flot de lumière.

La brise, légère et timide, lutinait les feuilles des arbres et les faisait chanter ces refrains mystérieux qui disent tant à l'âme qui les écoute religieusement.

C'était tout.

Et cependant Mwama tendait l'oreille.

Son grand front noir se ridait, tandis que dans ses yeux se lisait, non pas une inquiétude, mais une vague ombre de surexcitation crispée et pénible.

Il se traînait à pas de loup, s'effaçant contre les poteaux de l'enclos, ou contre les murailles de l'habitation.

— C'est drôle, murmura-t-il, je ne vois rien, et pourtant je m'attends à quelque chose de bizarre, d'extraordinaire.

Il caressa son chien.

— Et toi? demanda-t-il, tu ne sais rien?

La bête semblait comprendre.

Elle fixa son maître, inclinant légèrement la tête, et se mit à battre de sa queue le sol.

Puis, rasant du museau le sable, elle s'en alla faire une inspection jusques à quelques mètres de là.

Rien, toujours rien.

Mécontent de lui-même et pestant contre ses propres soupçons, Mwama s'assit dans un coin de la cour, à l'abri de tous les regards qui pourraient venir de l'extérieur, pour la raison qu'une des grosses poutres de la vérandah le cachait presque complètement.

Cependant, il ne cessait de surveiller.

— Bon, fit-il, la nuit est aux trois quarts ; tout ira bien.

Et il se prit à songer à toutes les aventures de son existence.

Mais rien n'y fit.

Au bout de quelques minutes, son appréhension le reprenant, il se leva de nouveau et se remit à arpenter le terrain.

— Etrange ! Etrange ! murmura-t-il ; malgré moi je ne puis m'empêcher de penser à ce Calao, à ce Palimbo et à toute leur suite. Aucun fait ne me prouve que le passage des négriers à Kimpoko ait pour but une tentative contre nous, mais je ne sais ce qui me porte à croire à un incident prochain, déplorable tout au moins, pour ne pas dire mortel. Oh, les brigands ! Si je les tenais ici sous ma main ! Oh Calao, si je t'avais là, face à face, corps à corps, comme je te ferais sauter les veines pour te sucer le sang. Que cela doit être bon ! Patience ! Un jour, je te.....

Un grognement de Fox fit mourir sur les lèvres du nègre le reste de la phrase.

Le chien donnait des signes manifestes d'inquiétude.

— Silence, Fox ! fit Mwama.

Mais l'animal ne s'en tint pas à l'avertissement instinctif qu'il venait de lancer et se prit à flairer de droite et de gauche.

Evidemment il en avait à quelque bruit ou à quelque être, à l'extérieur de l'habitation.

— Eh bien, mon brave ami, qu'y a-t-il ? demanda le nègre.

Comme si le chien eut compris qu'il fallait de la discrétion en l'occurrence, il s'approcha tout doucement de la cloison et se mit à gratter la terre.

Mwama commençait à voir clair dans la situation.

— Décidément, se dit-il, il y a péril.

Puis, se baissant et faisant sa voix aussi faible qu'il pût :

— Ici, Fox ! fit-il.

L'animal obéit à contre-cœur, mais vint, pourtant, se blottir contre son maître.

— Attendons et observons, murmura l'indigène.

Il s'effaça, tant qu'il pût, dans le coin de sa cachette, laquelle, fort heureusement, le couvrait en entier.

En ce moment la lune éclairait en plein le paysage et permettait à Mwama de distinguer assez loin, les objets qui se mouvaient autour de lui.

Soudain un bruit léger se perçut au-delà de l'enceinte et le serviteur put voir la silhouette d'un homme qui se dessinait clairement là-bas, contre le tronc d'un palmier.

Cette forme humaine, d'abord accroupie, se leva spontanément.

Mwama sentit se dresser ses cheveux sur la tête.

— Calao ! murmura-t-il.

Il retint sa respiration pour ne point se trahir et dut user de tout son empire sur lui-même pour ne pas s'élaner vers le négrier et lui planter ses doigts dans la gorge.

Cependant Calao était venu jusque tout près contre la demeure des explorateurs et en examinait scrupuleusement les détails et les issues.

Il était visible qu'il passait en ce moment une inspection dont le but était une reconnaissance liée à des projets qui ne pouvaient être qu'une invasion ou un attentat criminel.

L'Arabe glissait comme un serpent, sans bruit et sans esclandre, s'arrêtant, examinant, scrutant la place, reprenant sa marche de vampire, pour s'arrêter encore et reprendre ensuite sa besogne d'espion.

Bientôt il eut dépassé de quelques mètres l'endroit d'où il s'était levé, et disparut au yeux de Mwama.

Celui-ci rageait de devoir ainsi le perdre de vue ; mais, avec la promptitude de décision qui lui était habituelle, il prit son parti.

— Il faut que je sache ses projets, murmura le nègre.

Puis, ordonnant à son chien la neutralité, il se mit à ramper doucement le long de la cloison, suivi sur les talons par Fox.

Le hasard, cette autre Providence, servit à souhait la tentative de l'indigène.

De ce côté de la cour une plantation assez touffue d'arbrisseaux frangeait le domaine ; et bien qu'ils ne fussent pas de haute taille,

ils abritaient suffisamment le nègre courbé sur le sol, que pour le masquer à ceux qui pouvaient suivre, au dehors, le même alignement.

Pourtant l'observation était peu facile, en ce sens que, si la curiosité à l'extérieur ne pouvait se satisfaire, celle de l'intérieur devait fatalement se soumettre aux mêmes lois.

Cette circonstance ne découragea, cependant, pas l'entêté serviteur.

Il poursuivit sa route, avec l'espoir que la bonne fortune le mènerait bien à quelque résultat favorable.

De la sorte il avait rampé à une distance passablement grande, lorsque, par pure fantaisie, il tourna la tête pour constater si son chien le suivait toujours.

L'animal avait disparu.

Un éclair d'inquiétude envahit le cerveau de l'indigène, qui s'arrêta tout court.

— Du diable ! se dit-il, qu'est devenu Fox ? Pourvu qu'il ne se soit pas lancé sur la piste de Calao, sinon notre cause est perdue. Maudite bête !

Il se prit à réfléchir.

D'un coup il mesurait la gravité du danger et il se demandait s'il ne serait pas rationnel de courir à la chambre de ses maîtres, de les réveiller et de les prévenir de la présence de Calao.

Mais avant de recourir à ce moyen extrême il voulut épuiser la mesure du possible.

Tout en songeant à ce qu'il allait faire, il laissa planer son regard perçant sur le chemin qu'il avait déjà parcouru.

O bonheur ! A une centaine de pas derrière lui, il aperçut Fox, tranquillement campé sur le sable, et qui semblait observer, à travers le feuillage, un ennemi inconnu.

Mwama faillit jeter un cri de joie.

— Fox !... Calao !... C'est là ! murmura-t-il.

Puis il se mit à se glisser vers l'endroit où se trouvait le chien.

Là il se blottit contre la verdure, et, caressant l'animal, d'une main reconnaissante, il attendit.

Bientôt se perçut au dehors le timbre d'une voix rude, à laquelle répondait une autre voix non moins sauvage.

Mwama eut un sourire de haine, de triomphe et de mépris.

— Palimbo ! murmura-t-il. Ils sont deux, lui et Calao !

Le nègre retint sa respiration et s'efforça de surprendre ce que se disaient les négriers.

La nature elle-même semblait lui venir en aide, car pas le moindre brin de vent ne soufflait dans l'espace.

D'abord Mwama ne comprit pas grand'chose à la conversation des deux hommes, mais peu à peu l'entretien s'accrut et semblait même, à certain moment, dégénérer en une discussion.

Un éclair de joie illumina la figure du serviteur, qui essaya de se rapprocher encore de la cloison.

Il tenait à ne pas perdre une syllabe de ce qu'il allait entendre.

A cet instant c'était Calao qui avait la parole.

— Je vous dis, moi, fit-il de son accent farouche, que l'attaque doit se faire par le derrière de l'habitation.

— Vous avez tort, répondit la voix de Palimbo.

— Tort! Jamais!

— Il faudra enfoncer les portes.

— La belle affaire! Nos gens ont le poignet solide. D'ailleurs, cette mesure est de toute prudence, car si nous envahissons les lieux par la cour, nous risquons fort de courir sur l'homme de sentinelle.

— On l'égorge.

— Très bien, mais il aura eu le temps de crier. D'ailleurs, moi seul je suis le maître, et je veux que mes ordres soient exécutés sans discussion.

Une sorte de grognement fut l'unique réponse de Palimbo, qui garda le silence.

— Donc, continua Calao, demain, à minuit fixe, vous vous réunirez avec vos troupes aux miennes, sous le grand palmier au bord du Congo. De là, silencieux comme des ombres, nous marcherons vers la demeure des Européens et le cri de l'hyène, lancé trois fois par moi, sera le signal de l'engagement. Que vos guerriers aient bon œil et bon bras. Vous m'entendez, n'est-ce pas?

— Oui, fit l'autre tout sec.

— Séparons-nous, maintenant, et à demain.

— A demain, répondit Palimbo.

Mwama en savait assez.

Il attendit pendant quelque temps encore, et ne se leva que lorsque, par le frôlement des herbes à l'extérieur, il eut acquis la conviction que les Arabes avaient vidé les lieux.

Alors il appela son chien, et continua tout tranquillement sa ronde.

Cependant ce calme n'était qu'apparent, car dans son esprit tourbillonnait un monde d'idées sinistres.

Il mesurait d'avance le résultat des nouvelles qu'il avait surprises et se plaisait à en raisonner les différentes phases.

Son premier mouvement avait été de se rendre auprès de ses maîtres et de leur signaler le danger qui menaçait la caravane; mais aussitôt il se demandait s'il y avait de l'utilité à réveiller les explorateurs, alors qu'à l'aurore il serait tout le temps de leur apprendre la mauvaise aventure dans laquelle ils étaient engagés.

Philosophiquement il s'en tint là.

Puis il se mit à scruter les événements.

Où pouvait bien se trouver le repaire de ce maudit Calao? Était-il de connivence avec le chef de Kimpoko, ou bien tout au moins celui-ci tolérait-il, de gaieté de cœur, les vues criminelles du misérable? Ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que d'attendre l'attaque, aller à la recherche des négriers et les attaquer soi-même? Comment organiserait-on la défense? Aurait-on le temps d'enrôler un nombre d'hommes suffisant pour tenir tête aux prosélytes de Calao?

Toutes ces questions se pressaient dans le cerveau de l'indigène; et, à force de les ruminer ensemble, il ne trouvait de solution à aucune.

Ainsi s'écoula la nuit, et à mesure que les feux du jour se faisaient plus distincts, la crainte grandissait dans l'âme du brave nègre.

Il appréhendait le moment où il faudrait exposer aux Européens la vérité brutale, inattendue, terrible.

Enfin la nature avait quitté son sommeil passager, et l'heure de rentrer à la demeure était venue.

Comme chez tous les hommes forts, un revirement se produisit dans le cœur de Mwama.

L'hésitation avait cédé sa place à la décision, à la fermeté. En face de la réalité, la volonté du nègre s'était fait droite et audacieuse et il ne lui restait plus qu'une résolution inébranlable : celle d'agir.

D'un pas assuré il se rendit auprès des explorateurs, et les ayant priés de se réunir incontinent, il leur détailla ce qu'il savait.

Naturellement, la stupéfaction des assistants était à son comble, et, surtout les sourcils de de Sambry se froncèrent sous l'impulsion d'un sentiment de menace.

Sir William, lui, toujours prêt à tout, avait déjà saisi son arme et proposait de partir, séance tenante, à la recherche de la troupe de Calao.

Mais le chef l'arrêta dans son zèle un peu outré.

— Voyons, fit-il, raisonnons froidement la situation. Ce qui est certain c'est que Calao et Palimbo en veulent à nous. Puisqu'ils s'y prennent d'une façon aussi hardie, il faut qu'ils soient en état de nous livrer bataille avec une grande chance de succès. Or, force contre force, il importe que nous nous mettions, numériquement parlant, à leur hauteur. Donc, la besogne la plus pressée que nous ayons à faire, est de compléter nos rangs, par l'engagement d'un grand personnel. Nous allons donc, dans une heure, nous mettre à l'œuvre et recruter un bataillon de Batéké.

— Sans leur dire, toutefois, à quoi l'on destine leurs services, interrompit Mwama.

— Cela va de soi, mon ami ; sinon nous pourrions être certains que pas un seul ne consentirait à nous suivre. Les armes ne nous font pas défaut et nous avons largement assez de quoi leur donner un équipement exemplaire. Mais avant de nous embarquer dans ce recrutement, ne serait-il pas prudent que nous fassions connaître au monarque de ce village, l'entreprise méditée par Calao ? Le chef Batéké me semble nous vouer des sentiments amicaux, et, peut-être, en lui découvrant la trame que l'on ourdit, pourrions-nous échapper aux suites de celle-ci, ou du moins, pourrions-nous trouver en lui un allié pour l'extermination des bandits qui nous menacent.

Mwama secoua la tête d'un air incrédule.

— Je n'en crois rien, maître, fit-il.

— Toi, tu ne crois en personne, mon ami.

— Du moins en Afrique, maître.

— Ce qui ne m'empêchera pas de tenter la démarche.

— Vous la ferez, maître, et vous verrez qu'elle sera inutile.

Cependant on décida de suivre les conseils de de Sambry.

C'est pourquoi on déjeûna sommairement, puis on fit demander une entrevue au monarque.

Vers les dix heures on fut introduit dans le tembé royal, où l'on fut reçu fort cordialement, comme de coutume.

Mais quand à la question de l'attaque de Calao, l'indigène fit la sourde oreille.

Il alléguait d'abord que fort probablement l'on s'était trompé sur les intentions du négrier et que, sans aucun doute, le serviteur des Européens avait mal compris ; puis, lorsque ce dernier eut confirmé la chose de la manière la plus positive, le roi nègre se retrancha derrière sa neutralité.

Il entendait, disait-il, garder en l'occurrence une abstention complète, par la raison toute simple que la circulation sur son domaine était parfaitement libre pour les Arabes que l'on accusait, en somme, bien souvent à tort, de faire le commerce des esclaves, alors que la plupart du temps ils n'étaient que d'inoffensifs marchands d'ivoire.

Malgré tous les efforts que l'on tenta, on ne put tirer de lui aucune concession, aucun espoir de soutien, et l'on dût se résoudre à agir par soi-même.

Devant l'inutilité de ses tentatives, de Sambry fit un appel à la fraternité de l'indigène afin qu'il les aidât au moins dans le recrutement d'hommes pour renforcer la caravane.

Même insuccès, même excuse de neutralité absolue.

Passablement mécontents de leur hôte, les explorateurs quittèrent la hutte.

C'était surtout sir William qui maugréait.

— Et cela ose s'appeler un ami ! grommela-t-il.

— Le mot ami est un leurre, maître, ici en Afrique, observa Mwama. Je doute même que jamais il devienne autre chose.

— Quoi qu'il en soit, fit de Sambry, il faut agir. Nous n'avons aucune minute à perdre ; et ce que ce faux frère nous refuse de faire, nous allons, sur-le-champ, l'exécuter nous-mêmes.

— A la bonne heure ! s'écrièrent les compagnons pleins de courage.

— Toi, Mwama, suis-moi, continua le chef ; nous ferons à nous deux le recrutement ; il est inopportun que nous nous donnions tous à cela. Au surplus, notre demeure doit être gardée fidèlement, surtout aujourd'hui, et il faut, à cet effet, que plusieurs d'entre nous y soient en permanence.

— Quant à vous, sir William, vous me ferez le plaisir de rester auprès de nos amis et de ne pas chasser avant demain.

L'Anglais fit une moue peu riante.

— Et pourquoi donc ? demanda-t-il.

— D'abord, pour le motif que je viens de citer, et ensuite parce qu'il serait dangereux de s'écarter du village, de peur de tomber entre les mains des gens de Calao, qui doivent être blottis quelque part dans le voisinage.

— Mais je n'ai nullement peur de ces bandits.

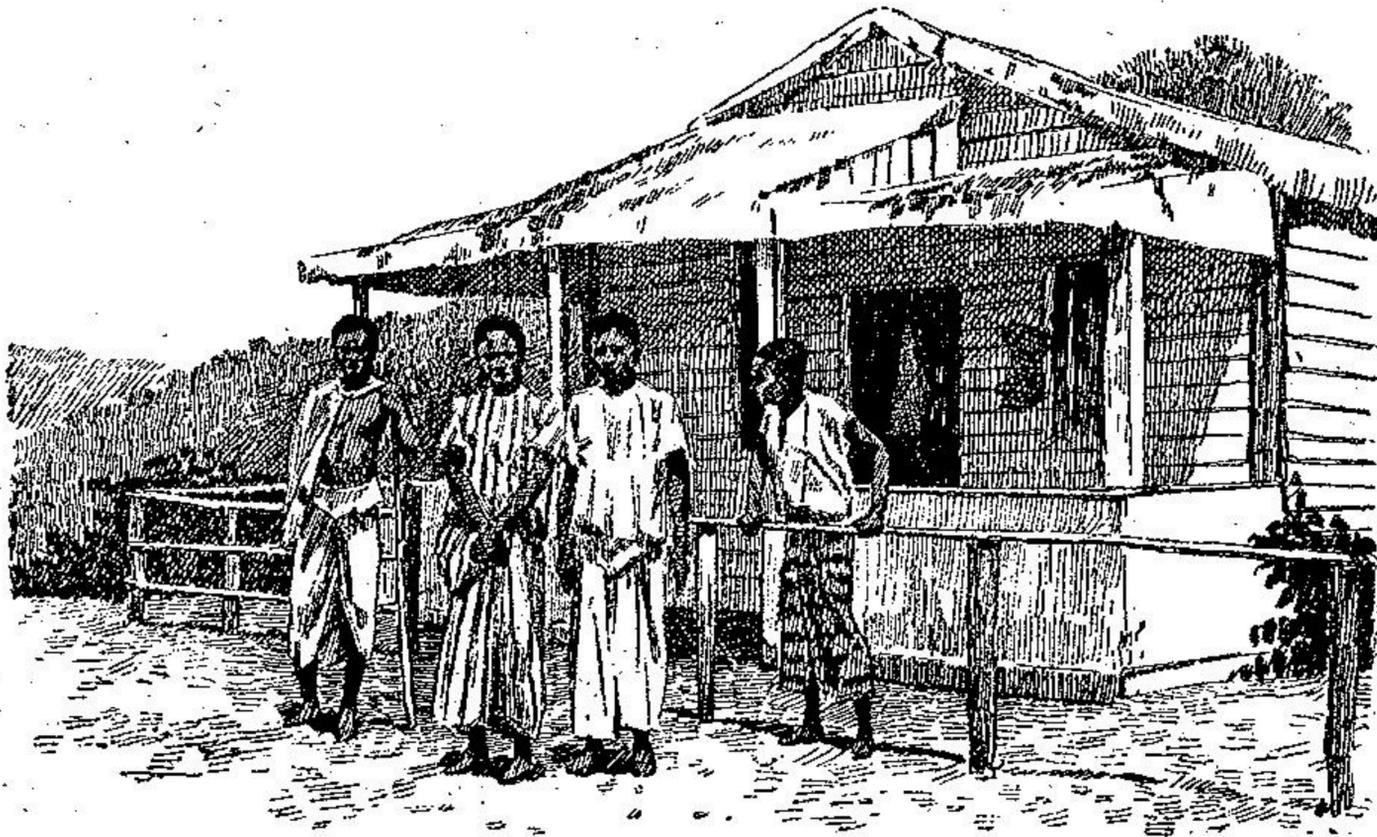
— Oh, quant à cela, je le sais ; mais il est toujours illogique de créer des mésaventures là où on peut les éviter.

— Et le gibier quotidien ?

— Nous nous en passerons volontiers pour le moment. D'ailleurs, gardez vos balles et votre poudre pour la nuit qui va venir : vous en aurez amplement besoin ; car, je vous le jure sur l'honneur, je suis fermement décidé à donner à ce Calao une leçon qu'il retiendra longtemps. Qu'en dis-tu, Mwama ?

Le nègre se redressa de toute sa taille, tandis qu'un rayon de vigueur enflamma son œil profond.

— Je dis que mon maître a raison, fit-il ; je dis que le combat sera meurtrier, et je dis également que les coups de Mwama porteront droits, justes et sans pitié.



NOS FUTURS CHEFS DE PELOTON, RÉPONDIT DE SAMBRY. (P. 98.)

De Sambry sourit, car il connaissait les sentiments de son serviteur à l'égard des négriers.

— Viens, conclut-il, l'heure avance. Travaillons.

## X

### LES NÉGRIERS SONT BATTUS.

Pendant que Harris et sir William s'en retournèrent à l'habitation, de Sambry et le nègre dirigèrent leurs pas vers le centre de Kimpoko.

Ils allèrent cogner à toutes les portes pour l'enrôlement de leurs